

14 octobre 2008

Le jour de l'enterrement de Philippe, Mme Regner (personne de confiance et accompagnatrice de Philippe) s'est proposée de raconter les derniers instants de Philippe à ses amis. La rencontre s'est donc déroulée le mardi 14 octobre, à l'appartement Karol Wojtyla.

Il faut préciser que Mme Regner a d'abord été la personne de confiance de Philippe et ensuite seulement, à la fin, son accompagnatrice. Une « personne de confiance » c'est quelqu'un que toute personne âgée ou en fin de vie a le droit de choisir pour s'occuper de ses affaires. Elle a le droit de pénétrer dans la chambre du malade et a accès à ses effets personnels. C'est donc à elle que Philippe a remis toutes ses (nombreuses et précises) indications quant au déroulement de la cérémonie de son enterrement par exemple. Il tenait, par exemple, à ce que ce soit le Père Marie-Olivier qui dise la messe ... ce qui n'a pu être possible puisqu'il y a un aumônier aux Invalides ! Il présidait donc à ses côtés et c'est lui qui a prêché. La personne de confiance est garante du respect des volontés de la personne qui le plus souvent, est très dépendante de son entourage. Elle a donc un rôle « d'ange gardien » pourrait-on dire, de relais (surtout avec le personnel soignant). Le rôle d'accompagnateur est très différent, il vise à préparer la personne à la mort, à l'accompagner jusqu'au bout. Vu l'amitié qui était née entre Philippe et Mme Regner, ce n'est pas étonnant qu'il se soit adressé à elle pour cela.

Mme Regner a vite compris qu'avec Philippe, il fallait jouer au ping-pong : il fallait jouer son jeu et avoir du répondant ! Ce qui a donné lieu à bien des matchs, aussi cocasses que quotidiens.

La rencontre a été très joyeuse ! Mme Regner, ayant un peu le même caractère que Philippe, et de surcroît l'imitant très bien, nous avons beaucoup ri ! Par souci de confidentialité, il y a certains détails que je ne peux pas restituer, mais j'espère que ces quelques notes vous permettront de retrouver un peu de Philippe, tout comme le récit de Mme Regner nous l'a permis. J'ai organisé tout ça sous forme de chronologie, bien qu'elle ne nous ait pas présenté les choses de cette façon, mais je crois que ce sera plus clair ainsi.

Mars 2008

Au cours de son séjour, Philippe avait sympathisé avec une pensionnaire, Inès, 95 ans. Elle était résistante pendant la guerre, évitait de créer des liens à l'institution et ne voyait pas l'autorité ecclésiastique d'un très bon œil ... Philippe est passé outre et ils se sont très bien entendus. Il veillait à ce qu'elle soit le plus possible autonome, ou du moins qu'elle puisse faire sa promenade toute seule par exemple. C'était important pour lui. Si bien que sentant la fin approcher, Inès a demandé un accompagnement. Comme elle manifestait le désir de s'en aller, Philippe veillait à ce qu'il n'y ait pas d'acharnement et l'a accompagnée (« c'est naturel de mourir » disait-il), tous les jours il venait la voir

et prier auprès d'elle. Régulièrement, il se faisait préciser qu'on n'en faisait pas trop et qu'on la laissait bien partir naturellement.

Le 8 mars, le sacrement des malades était proposé aux pensionnaires. Lui n'est pas venu ... il venait rarement aux célébrations organisées pour les pensionnaires, ne les trouvant pas à son goût ! Inès est morte trois minutes avant la célébration. Il était auprès d'elle. L'enterrement a eu lieu le 14 mars et Philippe a demandé qu'on lui mette un chapelet entre les mains : « ça a quand même plus d'allure comme ça ! ».

La mort d'Inès a été pour lui comme l'autorisation que les autres puissent mourir. Sans doute parce qu'il a vu que l'on pouvait mourir accompagné, sans être précipité dans le décès (ce qu'il craignait le plus à l'Institution) et sans acharnement. Après le décès d'Inès, il était lui-même très fatigué, il arrivait que Mme Regner le retrouve endormi sur son bureau. Il s'économisait, ce qui ne l'empêchait pas de tout envoyer balader d'autant plus mécontent que le médecin qui s'était occupé de lui depuis son arrivée partait.

En même temps, il ne voulait pas qu'on s'acharne non plus. Du coup il refusait de faire les examens demandés par Anne : « Je suis contre l'acharnement » disait-il, ce à quoi Anne répondait « Et moi je suis contre ceux qui veulent précipiter la mort ».

Il voulait tout maîtriser lui-même, y compris son traitement. Or tout était organisé à l'Institution. Les médicaments étaient préparés par les infirmières et étaient distribués dans des piluliers ... ce qui l'insupportait ! Il voulait se servir lui-même dans les boîtes et s'assurer de la fonction de chaque médicament. C'est lui qui donnait les consignes : « Je veux maîtriser ma vie jusqu'au bout ». Il avait donc les boîtes de chaque médicament et gérait lui-même son pilulier. Le précédent médecin lui avait prescrit un médicament dont il n'avait plus la boîte, du coup il ne le prenait plus ! Ou encore, il se fournissait lui-même les médicaments dont il estimait avoir besoin ... comment ? on ne sait pas trop !

Une autre anecdote qui témoigne de sa volonté de tout maîtriser concerne les appareils auditifs ... sans être en train de perdre l'ouïe, il était quand même notable que son acuité auditive diminuait. « Parait que je suis sourd » dit-il un jour à Mme Reigner, « comment ça se passe ? Je mettrai jamais ces trucs là ! J'aime mieux qu'on m'entende que moi entendre les autres ». Le médecin décide de lui prêter des appareils pour qu'il se rende compte de la différence, se disant sans doute qu'une fois qu'il aurait goûté aux agréments d'une ouïe plus fine et plus nette, il ne pourrait plus s'en passer ... peine perdue, il ne les a jamais mis !

Mi-juin 2008, il finit par accepter les examens auxquels il se soumet. Ils ont lieu à Percy.

Juillet 2008 : son retour à l'institution ne se passe pas très bien. Face à la décompensation (dérèglement pathologique du fragile équilibre que l'organisme malade avait mis en place), il est mis sous oxygène et les médecins remettent en question le traitement.

Il est renvoyé à Percy où il est hospitalisé. Et ça n'a pas été une mince affaire ! Il n'aimait pas l'oxygène car il avait conscience de la perte d'autonomie que cela signifiait, il avait l'impression qu'on s'acharnait et il ne voulait pas. « Est-ce que je vais si mal que ça ? » disait-il à Mme Regner, « Non, mais vous y avez droit » lui répondait-elle habilement.

A Percy, Philippe voulait absolument son fauteuil ... le seul problème, c'est que celui-ci est impliable ! De personne de confiance, Mme Regner se transforme donc en mécano, et aidée de l'infirmière elle démonte le fauteuil !!! sous les conseils avisés de Philippe qui craignait qu'elles perdent une vis ! Un autre défi auquel elle a du faire face, c'est lui faire admettre qu'il ne devait pas se lever et par conséquent c'était à elle qu'il revenait de ranger ses affaires dans le placard ... ce à quoi Philippe s'oppose : « Je veux le faire ». Il avait le soucis de ne pas déranger et acceptait mal cette dépendance.

Août 2008

Il est envoyé à Antoine *Bethlert*, hôpital public spécialisé dans les problèmes pulmonaires. Mais ils n'ont pas fait grand chose et ce n'était pas très agréable pour lui.

Vers le 5 août, il passe à 4 cuves d'oxygène (contre 12 quelque temps auparavant) et il peut revenir aux Invalides. Mais il ne peut pas réintégrer sa chambre à cause des bouteilles d'oxygène, c'était d'autant plus dangereux que son voisin de chambre fumait. Il est donc placé dans une chambre plus sécurisée en chirurgie. Mme Regner et Anne essayent de faire en sorte qu'il puisse se déplacer jusqu'à sa chambre mais ce n'est vraiment pas possible, bien que ses doses d'oxygène ait été diminuées.

Autour du 26 août, il repasse soudainement à 13 litres. En fait, il n'a jamais pu retourner dans sa chambre. « Bon alors, on va changer de projet » dit-il à Mme Regner, « vous allez devenir ma secrétaire personnelle ». Elle allait donc dans sa chambre (mais seulement dans la limite où il le demandait), prenait ce dont Philippe avait besoin et allait le retrouver en chirurgie et ensemble ils pouvaient continuer à faire ce qu'ils avaient commencé.

Il adorait se confronter à quelqu'un : « bon on travaille ». Mais Mme Regner savait aussi qu'il était important de le laisser gagner. Et une fois que le travail était terminé, il disait « maintenant on va rire », pourtant ça l'épuisait complètement, ou alors « maintenant on va chanter ».

C'était un pilier aux Invalides, il a obtenu beaucoup de choses que les autres n'avaient pas ... du coup il se permettait de sélectionner ses visiteurs (surtout à la fin). Ceux qu'ils ne voulaient pas recevoir et qui venaient quand même il leur faisait le coup de la sieste : il fermait les yeux tout le long de la visite.

A la fin, les visites l'épuisaient (Mme Regner lui conseille alors de recevoir les personnes par deux), mais il continuait à accueillir tout le monde (ou presque !) et surtout les jeunes. Il impressionnait le personnel médical par la manière qu'il avait de se donner complètement aux gens, et aussi par la façon dont il était touché par les jeunes, à quel point il était attentif à chacun et savait se mettre à la hauteur de celui qu'il recevait. Du fait de sa fatigue, il réservait ses forces aux choses qui lui paraissait importantes et choisissait ses entretiens en fonction de ce qu'il pouvait apporter à l'autre. Il avait à cœur de montrer la richesse de la vie, et que cette richesse se trouve dans tout ce qu'on fait pour les autres.

Début août, Mme R. lui propose un accompagnement : « comme pour Inès ? - oui - comme je vais mourir, comme pour Inès ». Il faut préciser que, dans la mesure du possible, l'accompagnant s'engage à venir plusieurs fois par semaine, il faut donc une équipe de plusieurs personnes. Mme Regner lui présente donc plusieurs volontaires. Mais son fort caractère lui fait mettre beaucoup d'accompagnants dehors. Il n'en a accepté qu'un seul (en plus de Mme Regner) : Philippe Albert ... parce qu'il porte le même nom et qu'il est Tourangeau. Anne également l'accompagnait et venait le voir une à deux fois par jour. Elle avait donc plusieurs casquettes : médecin et confidente.

Il aimait beaucoup les témoignages d'expériences vécues. L'Afrique par exemple, ça l'intéressait beaucoup. « Vous pouvez me parler des lions d'Afrique ? Ca m'intéresse les lions d'Afrique » a-t-il demandé à Mme Regner une fois, « Je préfère vous parler des dromadaires du désert » a-t-elle répondu, et il en savait lui-même très long sur le sujet !

Une autre fois, Mme Regner lui a demandé : « Vous n'avez pas peur de la mort ? », et il a répondu « J'ai peur de mourir tout seul. Est-ce que vous pouvez me garantir que je ne mourrai pas tout seul ? » Après avoir réfléchi quelque instant, Mme Regner lui a promis de garder son portable sur sa table de nuit pour qu'il puisse l'appeler s'il sentait qu'il allait mourir. Elle serait ainsi là pour qu'il ne soit pas seul. La seule condition c'était quand même qu'il se débrouille pour ne pas mourir avant la venue du pape parce qu'avec ça elle avait beaucoup de chose à faire puisqu'elle faisait partie de la chorale. Du coup il lui demandait régulièrement « Vous avez travaillé vos partitions ? Est-ce que vous pouvez me chanter les chants ? » ... ce qui était très difficile pour elle puisqu'elle était alto.

Avant la venue du St Père, il demande le programme afin de pouvoir suivre les différentes allocutions et homélies du Pape ; Mme Regner lui apporte celui de KTO et s'arrange pour qu'on lui mette la TV dans sa chambre au moins le temps de la visite de Benoît XVI en France.

Le samedi, pendant la messe sur l'esplanade des Invalides, Mme Regner vient lui donner la paix du Christ (et aussi une médaille ... qu'il lui rendra). Il était très touché : « C'est vrai, vous avez pensé à moi ? », puis c'est au tour d'Anne de passer.

Comme il avait tout regarder de 8h30 à 12H, il a pu discuter longuement de ce voyage apostolique du St Père ... et même s'il a trouvé qu'il s'était amélioré depuis Cologne, il n'a pas pu s'empêcher de dire « il est temps qu'il s'adapte ! » A partir de ce samedi, il a commencé à être vraiment très fatigué.

Mardi 16 septembre

Le mardi suivant, il devait aller faire d'autres examens. Le départ était prévu à 13h, alors pour être sûr d'être là au départ de l'ambulance, Anne finit ses visites 20 mn plus tôt et passe le voir. Il n'était pas du tout près à partir : il n'était pas encore habillé et n'avait pas fini de manger. A vrai dire le déjeuner ne se passait pas très bien (comme depuis un certain temps à chaque repas), il n'arrivait pas à manger et avait juste pris ses médicaments. La nuit déjà n'avait pas été bonne. Mme Regner était là, mais elle n'arrivait pas à le soulager. Il lui demandait de remettre son coussin bleu et de le redresser (chose qu'il ne lui demandait jamais et qu'elle ne faisait jamais, c'était les aides-soignants qui s'en occupaient habituellement), mais elle n'y arrivait pas, elle sentait bien qu'il réclamait quelque chose qu'elle ne pouvait pas lui donner.

Du côté du personnel soignant c'était un peu la panique, Philippe n'était pas prêt à partir, les ambulanciers avaient maintenant 45 mn de retard et Philippe disait : « De toute façon c'est pas la peine de faire le sac » !

A 13h50, il a commencé à s'agiter « je respire mal, vous entendez, j'étouffe ». Anne augmente l'oxygène et décide de le perfuser. Elle lui prend donc la main pour le mettre dans la bonne position, Mme Regner aussi lui tenait la main qu'il serrait très fort. Sa respiration s'est ralentie, sa main a desserré celle de Mme Regner, elles ont entendu un dernier râle et il s'est éteint. Mais avant ça, Mme Regner lui disait « Vous voyez, vous n'êtes pas seul, il y a plein de monde autour de vous » ; en effet, en plus d'elle et d'Anne, il y avait trois aides soignantes et plusieurs infirmiers, il ne manquait que Gaétan (le gouverneur des Invalides avec lequel il s'entendait très bien) et sa cousine, Marie-Victoire. Mais du coup il était en paix et il a accepté. Et dans son regard, Mme Regner croyait lire « vous voyez bien que ce n'était pas la peine de faire mon sac ! »

En ce qui concerne ses affaires, c'est Marie-Victoire qui a toutes les consignes ...